

A. VANESTE
ORFÈVRE
ARGENT 1^{er} TITRE
MONTRE FINE
100, rue Nationale, Lille
Dixième édition
Tous les jours à l'adresse
des Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
ORFÈVRE
Dixième édition
Dixième édition
100, rue Nationale, Lille
Dixième édition
Tous les jours à l'adresse
des Marques Françaises

Cinquante-quatrième année. — N° 185		ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix		DIMANCHE 4 JUILLET 1909.			
ABONNEMENTS & ANNONCES Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71 Aux bureaux du journal, rue Carnot, 22 A Messieurs Chas. H. Larousse, rue de la Station A Monsieur Chas. H. Larousse, rue de la Station A Monsieur Chas. H. Larousse, rue de la Station A Monsieur Chas. H. Larousse, rue de la Station		LE NUMÉRO 5 Centimes		ÉDITION DU MATIN TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages		LE NUMÉRO 5 Centimes	
BUREAUX ET RÉDACTION ROUBAIX, 71, Grande-Rue. TOURCOING, 33, rue Carnot.		TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages		BUREAUX ET RÉDACTION ROUBAIX, 71, Grande-Rue. TOURCOING, 33, rue Carnot.		TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages	
AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ		AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ		AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ		AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ AGENCE GÉNÉRALE DE PROPRIÉTÉ	

La XXIV^e Fête Régionale de Gymnastique à Roubaix

CHRONIQUE

Teint de Mie

Le petit vicomte d'Aucor choisit un havane qu'il se passa sous le nez avec un geste de flûte, puis il fit vibrer et craquer à l'oreille le petit fuseau brun.

— Il fleurit bon et chante juste, dit-il en s'avancant, d'un pas guilleret, vers un groupe de causeurs. Qu'il s'agisse de cigares ou de vin, Barjan a toujours les meilleurs crus... Et, à propos de Barjan, avez-vous remarqué le teint de sa femme, ce soir?

— Gillet, camélia, rose blanche...

— Vous n'y êtes pas, coupa d'Aucor. C'est le teint de mie, qu'il faut dire.

Le groupe pouffa.

Il était notoire que Mme Barjan, fille d'un ancien boulanger de la rue Montmartre, avait siégé autrefois derrière le comptoir.

D'Aucor n'était pas un méchant garçon, bien qu'il s'appliquât à le paraître. Il était fort « du monde » pour ne pas savoir qu'il est des impotences de bon ton et que le devoir de tout honnête homme en smoking, au sortir de table, est de médire de son hôte. C'est une façon de payer son écot et de reconquérir sa liberté.

D'Aucor se montrait ravi de sa trouvaille. Il mit le feu à son havane, en fit rouler la fumée dans sa bouche, comme un liquet subtil, puis répéta :

— Un teint de mie, de savoureuse mie...

Il s'arrêta, interloqué. Barjan, distrait, ayant commis l'impression de s'approcher, venait de lui frapper sur l'épaule. Il avait tout entendu.

— D'Aucor, fit-il d'une voix naturelle voulez-vous que je vous conte une histoire? Messieurs, ajouta-t-il, vous plaît-il de l'entendre?

On avança des sièges. Il régnait sur la terrasse un silence gêné.

— Hum! dit le banquier, est-ce bien une histoire de digestion que je vais vous dire? Il s'agit d'un petit jeune homme qui n'avait jamais cheminé tout seul dans la vie. Peut-être ne savez-vous pas, messieurs, que la route est dure et qu'on n'est pas toujours sûr de trouver l'auberge au bout de la côte. Ceux-là seuls, peut-être, qui ont pris le bâton et les gros souliers connaissent vraiment le goût amer et la bonté féconde de l'existence.

Mon petit jeune homme, avant dix-huit ans, perdit sa mère. Une fièvre maligne lui avait pris son père depuis longtemps. Celui-ci, architecte estimé, avait laissé quelques amis qui avaient obtenu pour la veuve un petit bureau de tabac dans un coin de Bretagne.

L'enfant recueillit dix à douze louis de la succession maternelle et le cœur triste, sans personne qui l'aimât, partit pour Paris. Autrefois, on s'embarquait pour la Californie ou les Amériques, on circulait vers les Eldorados merveilleux, on y allait léger d'argent et de scrupules, prêt à toutes les luites, décidé à ne pas plus ménager sa gentillesse que celle d'autrui... Mais l'enfant restait en France; il était simplement armé de bon vouloir et de courage. Lorsqu'il se vit dans la rue grondante, le vertige le prit. La fièvre des passants qui le heurtaient, l'autorité des cochers de fiacre qui injuriaient sa gaucherie, mille détails communs et ridicules l'affolèrent, lui firent peur. On était les riches, les riches de Bretagne, montants et paisibles, les bourgeois aux pignons sculptés, l'enseigne grinçante du barbier Briquet, la dignité balourdée, la compagnie familière des clients machant leur breuvage ou tassant leur prise dans leur queue de rat... Et sa mère avec sa coiffe de toile?

Il se mit en quête d'un hôtel dans un humble quartier. Sa chambre fut étroite et froide, hostile; elle lui parut luxueuse avec son armoire à glace et son canapé de reps. Il passa une nuit de cauchemar. Le lendemain, au-dessus des cheminées bizarrement coiffées, coudées, contournées, qui menaçaient sur les toitures une sarabande de korrigans, il vit un ciel gris comme le ciel de Bretagne, très doux; il songea à la lande natale et, l'impression de souvenir de ses devoirs, il gagna les grâces quartiers, courut vers les maisons de commerce. Il connaissait la mesure et le poids, le prix du papier timbré, du tabac, quelque orthographe et du calcul. Il était mal vêtu, disgracieux parce que maigre et mal formé encore. Partout il arriva trop tard; la veille on l'aurait volontiers, mais on venait justement de recevoir quelqu'un.

— C'est vraiment fâcheux, disait, avec un grand air de sincérité, le patron à sa femme.

— Mon Dieu, oui, répondait celle-ci; à une autre fois, jeune homme!

Et l'enfant s'en allait ainsi de porte en porte; parfois même on l'arrêtait d'un mot sec, dès le seuil. Il connut, huit jours durant, cette existence squelettique et toujours éconduite.

Un soir, il rentra dans sa chambre, désespéré. C'était un de ces soirs lugubres, comme il en fait à Paris en automne. Une pluie fine tombait, mêlée de nuit. Les vitres hurlaient que le fleuve, il y avait de l'angoisse dans le bruit des trompes qui montaient des rues. Toute la journée, l'enfant n'avait vu que des visages indifférents, soupçonneux ou railleurs. Des vitrines pleines de richesses lui avaient signifié qu'il ne pourrait jamais vivre dans cette ville fabuleuse, où chacun va sûr de son but et sûr de soi, où nul ne s'arrête dans la rue. Il pleura doucement d'abord, mais la détresse de la nuit l'envahit, et le cœur serré à mourir, il jeta un grand sanglot. Soudain, il s'arrêta; on frappait à la porte. Qui donc pouvait venir chez lui? Il ne connaissait personne... Il ouvrit.

Une femme se tenait sur le seuil, les cheveux gris, un petit poudré, grosse, en jupon de soie.

— Monsieur, dit-elle d'une voix cassée, je suis votre voisine. Je vous ai entendu pleurer; vous m'avez fait de la peine. Est-ce qu'on pleure à votre âge? grand enfant. Qu'est-ce qui vous désolé? Un désespoir d'amour? Allez! les plus beaux yeux du monde ne méritent pas les larmes que vous versez. Croyez-m'en; sans être encore vieille, mon petit, j'ai de l'expérience.

— Mais, madame, dit le pauvre jeune homme, aucun désespoir d'amour ne me tourmente.

— Pourquoi vous lamentez-vous alors?

— Parce que je ne trouve pas de travail, que je suis seul, perdu, et que je mourrai de faim.

— Ah! c'est autre chose, dit la dame. Vous n'avez donc pas d'ind?

— Je n'en ai nulle envie.

— Alors, il ne vous reste pas un sou vaillant?

— J'ai encore trois louis d'or dans ma poche, mais après?

— Trois louis d'or? s'écria la dame, c'est un appoint, mon ami. Voyez, si tant que je m'occupe de votre petit malheur. Soyez tranquille, nous parlerons de vous; nous trouverons un bon petit emploi... Deux cents, deux cents cinquante francs

par moi. Ah! je sais bien, fit-elle, en feignant de prendre pour une marque de dédain l'élan de reconnaissance et d'étonnement qui redressa le jeune homme, c'est peu, mais il faut savoir attendre. Souvent, mon jeune ami, la fortune n'est qu'une longue patience. Le travail et le cœur sauvent tout; or, vous ne manquez ni de sentiment ni de vaillance. La soirée a été mauvaise, demain sera bon.

— Et qui n'a pas ses jours ingrats? Tenez, voyez ce qui arrive. J'ai eu beaucoup d'argent autrefois — je suis ruiné. Dans un semaine, je serai caissier du grand magasin de la « Folle enchère ». Vous connaissez? Six mille francs par an; c'est assez pour une femme seule. Eh bien, aujourd'hui, j'ai neuf sous dans ma poche, et si demain, à midi, je n'ai pas payé soixante francs à notre hôtelier — deux mois de chambre — je suis à la rue. Où coucherai-je? Où manger? Tant pis, la semaine passera et je serai riche. Voilà, mon jeune ami! Quant à vous, vous aurez une place, je vous le garantis. Espérez donc et ne pleurez plus. Fuyez vosse, va!

L'enfant tenait grands ouverts ses yeux émerveillés. Il ne pouvait faire que, dans sa petite âme bretonne, cette intervention ne prit un caractère fantastique et religieux. Cette dame était moins une de ces bienfaitrices qui, dans les bons romans, font rayonner au-dessus des vicieuses humaines leur visage de bonté, qu'une sorte de sainte ou de fée venue tout exprès des côtes et des landes pour consoler un pauvre gars d'Armor. Il s'étonnait qu'elle n'eût pas, dans les cheveux, quelques fleurons de genêts et que le vent de la mer n'enflât point sa robe bruisante. Il songea aux odeurs fauves et sauvages qui s'élevaient autour des dolmens.

Enfin, il put remercier la dame. Sa voix tremblait pendant cet acte où il mit tout son cœur. Et soudain, il lui fit, avec mille ménagements naïfs, l'offre de ses trois louis d'or.

La dame refusa d'un geste plein d'insouciance et de dignité.

— Vous êtes trop bon, dit-elle. Je serai riche dans huit jours. Cela suffit. Il est vrai, ajouta-t-elle après un court silence, que je ne sais comment passer la semaine...

— Eh bien, madame, acceptez ceci, dit l'enfant.

Et les trois louis d'or eurent leur leur narquoise dans la main potelée de la vieille dame. En partant, elle les agita, et l'on entendit leur petite voix étouffée et captive.

— Mon jeune ami, affirma-t-elle en se retirant, avant deux jours, je le répète, vous aurez votre emploi...

Barjan, un pli au front, jura de ses gros doigts chargés de bagues avec sa lourde chaîne d'or. Des accords de piano, d'une sonorité pleine, venaient des lumières du salon avec la modulation des voix de femmes. La fumée des havanes aromatisait le clair de lune.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, poursuivit le banquier, que la bonne fée disparut sans laisser de traces. Elle s'évanouit, s'évapora. Il ne resta plus qu'un enfant solitaire et affolé dans une petite chambre de l'hôtel Saint-Sulpice. Il sut ce qu'était de tomber du haut de ses rêves. Il arriva que des âmes se brisent à jamais dans ces châtiments... L'enfant n'avait pas mangé depuis trois jours. Le cerveau aussi vide que l'estomac, il sortit; il avait des étourdissements, ses oreilles tintaient et parfois, sans qu'il le sentît, ses genoux fléchissaient. Sur son chemin, il avisa les bureaux d'une banque; il entra. Comment était-ce audacieux? Il entra machinalement comme poussé par une force étrangère; il demanda un emploi, quel qu'il fût, vantant sa belle écriture, la rapidité de son arithmétique, l'honnêteté de sa famille et de ses intentions. Un gros homme, au teint fleuri, aux yeux ronds, l'écouta en crevant des rouleaux d'or qu'il versait dans une balance et lui dit, l'air très naturel:

— Bon! bon! Repassez demain, à neuf heures. Soyez exact. On pourra voir... on pourra voir...

L'enfant salua, ivre, fou. Enfin, un espoir solide, presque une promesse. Evidemment, il travaillera le prendrait! Ah! comme il travaillerait de bon cœur pour cet homme!

Il regarda le ciel de fumée bleue qui flottait sur les mansardes. Mais soudain, une douleur violente lui prit l'estomac. Ses yeux, de nouveau, virent des flammes. Il allait mourir de faim, mourir à la veille du travail, au seuil de la vie.

Ah! non, il ne s'en irait pas ainsi! Toute sa jeunesse se révoltait. Manger! manger! il le voulait manger, il le fallait! Il le fallait! La rue était étroite, bruyante, agitée. Le cours de la foule entraînait l'enfant. Il se trouva le nez collé à la devanture d'une boulangerie.

Les pains flammés, les miches rebondies, aux crévés d'or ensolleillaient la devanture et les longues corbeilles d'osier. Il y avait aussi des gâteaux... Une bonne odeur de four et de froment, de croûte brûlante montait du sous-sol. Dans la boutique, des gens debout causaient en mangant des pâtisseries.

L'enfant entra. Nul ne parut le remarquer. A l'abri d'un groupe, il s'approcha d'une corbeille et prit un pain rond qu'il entendit avec terreur crier sous ses doigts et le cacha sous sa pèlerine... Il sortait, il touchait le seuil; le boulanger cria :

— C'est payé, jeune homme?

Le jeune homme blémit, cloué au parquet. Dans ses yeux fixes, le magasin virait. Alors une voix claire jeta distraitement :

— Oui... c'est payé!

— Pardon, monsieur?

Le jeune homme glissa un regard de côté. Il vit derrière une glace nette, derrière le comptoir de marbre aux balances de cuivre, aux poids luisants, une toute jeune fille, blanche et brune, les lèvres rouges, les yeux noirs et doux, qui souriait. Quand il eut écarté son regard de la foule, le vendeur mangé à son aise en pleurant.

Six ans après, notre petit Breton gagnait déjà dix mille livres par an. Il avait grandi, pris de l'assurance. Le jour où on lui annonça sa nouvelle fortune, il s'en courut vers une boulangerie de la rue Montmartre qu'il n'avait point perdue de vue. Et un honnête commerçant parisien voulut bien accorder la main de sa fille à un ancien petit voleur.

Barjan se tut. On avait laissé éteindre les cigares.

D'Aucor se leva, très ému, et dit devant tous :

— Barjan, je vous prie d'accepter mes excuses; je vous les fais de tout cœur.

Léon Lafage.

Le Vote Personnel

Une proposition est actuellement soumise aux bureaux de la Chambre, tendant à imposer aux députés le vote personnel. Chaudement discutée, repoussée tout d'abord avec énergie, elle semble avoir aujourd'hui chance d'aboutir, au moins partiellement, sous la forme transactionnelle que la commission a imaginée. Le vote personnel sera obligatoire dans les questions importantes, dont la nomenclature figurera au règlement.

La question est délicate et l'on ne peut nier que les adversaires du projet n'invoquent des arguments sérieux. Il faut que tout le pays, par ses représentants, participe à l'œuvre nationale de la confection des lois, à la discussion des actes du gouvernement, à l'établissement du bon ordre de nos finances. Or, tel peut se trouver retenu à une commission ou à sa présence est également nécessaire; tel autre est dans sa circonscription ou les nécessités de la lutte électorale l'ont appelé; tel autre, enfin, à quelque empêchement légitime. Ne pourra-t-il faire entendre sa voix et, au moment du scrutin, voter par procuration? Il ne donnera ce mandat qu'à bon escient, à un homme dont il connaît les opinions, dont les idées sont les siennes. Ainsi, quoique émis par un tiers, le vote n'en sera pas moins l'expression certaine de la volonté de l'absent; rien n'est donc faussé dans les rouages de la grande machine parlementaire.

Quelle que soit la valeur de ces objections, je ne puis cependant m'empêcher de penser que le vote par procuration est en réalité contraire à tous les principes de notre droit constitutionnel. L'électeur ne peut envoyer un ami déposer un bulletin dans l'urne, qu'il soit malade ou absent. Nos conseillers municipaux, nos conseillers généraux ou nos conseillers d'arrondissement ne votent point les uns pour les autres. Pourquoi en serait-il différemment à la Chambre ou au Sénat? Si les populations tiennent à voir leur volonté effectivement représentée lors d'une discussion importante, et que celles sont celles qui se désintéressent de la chose? — elles n'ont qu'à choisir des élus consciencieux, dévoués, scrupuleux à l'excès. Tout sera pour le mieux, y compris l'ordre parlementaire.

C'est en effet manquer de respect et au suffrage universel et au caractère de nos honorables, que de les supposer de simples machines à voter, des êtres automatiques sans intelligence et sans volonté individuelle. Avant le vote, il y a la discussion et l'on sait avec quelle ampleur, avec quelle ardeur, avec quelle science sont souvent exposés devant le Parlement les doctrines opposées des divers partis, le pour et le contre. Si ces discussions n'ont eu pour résultat, aucune influence pratique, si les votes sont acquis d'avance, à quoi bon maintenir ces vestiges d'un autre âge; il n'y a qu'à décider que le vote ne sera jamais précédé d'un échange préalable d'idées. Mais alors ce serait l'étranglement continué, le régime du sabre... et des surprises.

Je sais bien que l'obligation du vote personnel gênera beaucoup de gens; elle relèvera en revanche le prestige parlementaire. Est-il rien de plus triste que ces séances du matin, décidées à une forte majorité, et où quelques vagues députés sont présents. C'est à ces séances pourtant que l'on aborde les graves problèmes de notre vie économique et sociale; c'est à ces séances que l'on étudie le budget, qu'on établit les tarifs de douanes, les contributions, les taxes et impôts de tous genres. L'Officiel enregistre les bulletins de tous les membres du Parlement alors que 10 ou 20 seulement se trouvaient là; cette dizaine de présents détenaient les « boîtes » de leurs collègues et déposaient par poignées dans l'urne les bulletins blancs ou les bulletins bleus. La loi est en réalité votée par cette dizaine; loin d'être l'expression de la volonté nationale, elle n'est que l'écho de quelques milliers d'électeurs, ceux dont leurs élus ont été fidèles et exacts à leur devoir.

Nos députés se sont vus une large indemnité; il est juste qu'ils soient rémunérés de leur travail et que l'accès de ces fonctions soit possible à toutes les classes de la société. Il y a à tout cela une raison de plus pour exiger une assiduité raisonnable et juste. Un patron n'admettrait pas qu'un de ses employés, grassement payé, s'absente la plupart du temps et laisse à ses camarades le soin de faire son travail. Nos parlementaires se doivent à eux-mêmes et doivent à leurs électeurs l'exactitude et le zèle dans l'accomplissement de leurs fonctions. Ils ne sont pas des travailleurs ordinaires, mais les serviteurs du pays. Ils ont sollicité un honneur en même temps qu'ils ont brigué une charge; aux motifs ordinaires et de droit commun s'ajoute l'impérieuse obligation du devoir social, librement accepté.

BERRUYER CONTINUE À NIEK

D. — Cependant, en parlant du malheureux Girard, vous avez dit à Liotard: « Nous l'avons fait passer à la place! Si j'avais pu, je l'aurais gardé l'affaire, mais j'aurais rapporté davantage. »

R. — Reconnaissez-vous avoir tenu ce propos?

D. — Mais non! Liotard dit ce qu'il veut.

La réponse. — Soit, le jury appréciera la valeur de vos dénégations.

Le procureur de la République, s'adressant à Liotard, lui demanda :

— Est-il exact qu'à la prison, vous vous êtes mis d'accord avec Berruyer des crimes qu'il n'aurait pas commis?

R. — Oh! non!

D. — Et vous David qu'en dites-vous?

R. — A ce moment, nous nous réunissions en chœur de fausses, répond complaisamment David. Au surplus, vous pourriez entendre les gardiens puisqu'ils sont assésés. Ils diront sans doute la vérité (Hilarité).

On arrive maintenant à un autre crime.

Voir la suite à la Dernière Heure.

CHRONIQUE FÉMININE

Lettre à Rosine

Hélas! non! Rosine, je ne puis éprouver la moindre compassion pour les petites misères que tu commets, avec tant de complaisance, à ma sollicitude.

Pour moi, ce sont les ombres qui mettent en lumière le bonheur de ta vie.

Tu t'étonnes et tu te plains de rencontrer, sur ta route, des êtres qui se permettent de penser autrement que toi; qui t'aiment assez pour te dire quelques vérités; qui ont assez de confiance en ton jugement pour penser tout haut devant toi! Mais je bégais, moi, ce que tu appelles tes souffrances, et je les demanderais pour toi si elles te manquaient. Crois-tu donc que le bonheur ne s'achète pas? Pour être bon il faut avoir souffert. Pour être heureux il faut savoir regarder autour de soi et comparer. Quand nous croyons souffrir et que nous jetons un regard sur certaines épreuves, comme nous nous trouvons inférieurs à nous-mêmes, inférieurs à ceux qui savent porter bravement leur croix et gravir courageusement leur calvaire!

J'ai vu, ces jours-ci, une tristesse de chaque heure, supportée depuis vingt ans avec le seul sentiment du devoir.

Connais-tu une maladie qui s'appelle le ramollissement cérébral compliqué de paralysie générale? Celui qui en est atteint meurt peu à peu à tout ce qu'il entoure; l'intelligence, servie par un cerveau malade, ne se manifeste plus que par éclaircies; l'œil est vide, la bouche sans expression, la démarche chancelante; c'est la décrépitude lente, l'anaesthésisme gradué de tout ce qui faisait l'être raisonnable. Plus de volonté, mais des entêtements féroces; plus de mémoire, sinon des éclaircies passagères; c'est la mort lente, lente, qui mène l'être moral comme l'être physique. C'est l'irresponsabilité avec tous ses dangers, c'est le système nerveux atrophie avec des attaques épileptiformes. La maladie devient, pour tous, un objet de compassion et d'horreur. Celui qui est atteint de ramollissement ne souffre pas. Le martyr, c'est celui qui assiste, jour par jour, heure par heure, à cette déchéance.

Le martyr, ici, est une femme: Depuis vingt ans, elle traîne cette pauvre épaule, avec un dévouement, une abnégation, une douceur inlassables.

Elle était pleine de vie et de santé, faite pour l'existence active, intelligente; elle avait droit au bonheur de la famille, au soutien d'un mari, à la joie de vivre et d'aimer, au bonheur d'être mère: tout lui a été refusé.

Elle a été le gagne-pain qui peine, la sœur de charité qui soigne, l'autorité qui impose, la douceur qui conduit. Sa voix se fait douce et bonne pour se faire entendre, pour bercer ce pauvre être de toute sa tendresse de femme.

Et tandis que sa vie, à lui, se consume dans l'insouciance de la maladie, la sienne, à elle, s'écoule dans la lenteur des heures de souffrance. Sans enfant, loin de toute affection, privée de toutes les joies, elle remplit sa vie dans l'accomplissement d'un devoir uniformément monotone, qu'elle éclaircit du sourire résigné des âmes qui s'ignorent.

Pourtant, il y a des maisons pour abriter ces pauvres malades: Par devoir, par scrupule, par dignité familiale, elle a consacré son temps, son cœur, sa vie à soigner un malheureux irresponsable, incapable de comprendre, incapable d'apprécier le sacrifice sublime de tant d'années d'abnégation. Un acte héroïque, qui s'accomplit dans le spontanéité d'un élan généreux, s'explique humainement par un sacrifice voulu, consenti, accepté durant toute une vie, dans le silence d'une conscience chrétienne, dans l'obscurité du renoncement, tient du sublime.

Ma pauvre enfant, que sont les petites misères de chaque jour, auprès d'une telle détresse, d'une telle patience, d'une telle résignation!

Puisons, dans de tels exemples, le courage de souffrir; rougissons de nous plaindre quelquefois! Vois les colonnes des journaux, elles étalent, sous leurs rubriques indifférentes, des drames intimes, des souffrances imméritées, des douleurs sans nom!

On raconte l'accident d'une pauvre femme retirée du canal, juste à temps pour pouvoir la rendre à son enfant. On veut savoir, la pitié cherche et s'inquiète: Depuis huit jours, l'homme est sans travail, les petites économies sont épuisées; la mère, qui allait son enfant, n'a pas mangé depuis deux jours; le sein est tari, l'enfant pleure, l'armoire est vide. Dans un moment de désespoir et d'affolement, elle court droit devant elle, elle disparaît. En plein xx^e siècle, en pleine civilisation, il y a encore des gens qui meurent de faim. Voilà de vraies souffrances.

Puis, c'est un pauvre agonisant, qui s'en va de la tuberculose, dans une mansarde étroite, où le soleil voltigeait tous froissements, et qui

Les chauffeurs de la Drôme aux Assises

(Deuxième audience)

Valence, 3 juillet. — L'audience est ouverte à huit heures trois quarts, devant une salle un peu moins garnie qu'hier. En revanche, la tribune est entièrement occupée par des dames qui suivent, avec une attention soutenue, les tragiques débats.

L'ASSASSINAT DU MEUNIER GIRARD

Reprendait l'interrogatoire, le président en arrive

LES CHAUFFEURS DE LA DROME



à l'assassinat du meunier Eugène Girard, de Saint-Lattier. Ce crime est imputé à David et à Lamarque, à qui Berruyer avait indiqué le coup. On sait que le 25 mai 1907, le malheureux Girard, revenait du marché de Romans, lorsque, entre la gare de cette ville et le moulin qu'il exploitait, il fut assassiné dans les circonstances que la suite de l'interrogatoire va nous faire connaître.

Le président indique d'abord que, vers le 20 avril, les deux malheureux avaient déjà tenté d'assassiner Girard, mais que ce fut le coup manqué. Cachés dans un ravin, David et Lamarque guettaient le passage du meunier. Celui-ci les ayant aperçus, leur dit: Que faites-vous là? David répondit: Qu'est-ce que cela peut vous faire? C'est que, reprit le meunier, je vous croyais perdus. On vous inquiète pas, dit David, nous nous retirons. Cette réponse avait été fort acquiescée par

D. — Le crime vous rapporta trois mille quatre cents francs, dont le meunier était porteur? Il était convenu, n'est-ce pas, qu'une partie de la somme serait réservée à Berruyer, qui avait indiqué le coup à faire?

R. — C'était la moindre des choses. (Rires)

D. — Combien toucha Berruyer?

R. — 600 francs, que je remis à Lamarque pour lui être versés.

Berruyer, oppose, à ces allégations, un démenti formel: Je n'ai pas participé au crime, dit-il, c'est par vengeance qu'on m'accuse.

Le président: Mais vous connaissez Girard?

R. — Du tout, car si je l'avais connu, j'aurais empêché qu'on le tuât, assure l'accusé.

— Oh! oh! dit le président: Vous en connaissez bien d'autres, qui furent tués par vos camarades.

BULLETIN

Le conseil des ministres s'est réuni, samedi, de la grève des lads et de celle des inscrits maritimes. La grève des lads est presque complète. Diverses